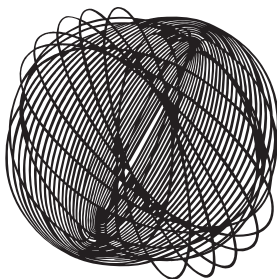


DU MONDE ENTIER

IAN McEWAN

# SOLAIRE

ROMAN  
TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR FRANCE CAMUS-PICHON



*nrf*

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

L'ENFANT VOLÉ  
LES CHIENS NOIRS  
SOUS LES DRAPS et autres nouvelles  
DÉLIRE D'AMOUR  
AMSTERDAM  
EXPIATION  
SAMEDI  
SUR LA PLAGE DE CHESIL

*Aux Éditions Gallimard Jeunesse*

LE RÊVEUR

*Aux Éditions du Seuil*

LE JARDIN DE CIMENT  
UN BONHEUR DE RENCONTRE (Folio n° 3878)  
L'INNOCENT (Folio n° 3777)

*Du monde entier*



IAN McEWAN

SOLAIRE

roman

*Traduit de l'anglais  
par France Camus-Pichon*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

SOLAR

© Ian McEwan, 2010.

© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

*À Polly Bide*  
*1949-2003*





« Cela lui procure du plaisir, à Rabbit, ça l'aide à se sentir riche, de contempler le gaspillage du monde, de savoir que la Terre est mortelle, elle aussi. »

*Rabbit est riche,*  
JOHN UPDIKE  
(traduit par Maurice Rambaud,  
Gallimard, 1983)



PREMIÈRE PARTIE

2000



Il appartenait à cette classe d'hommes — peu avenants, souvent chauves, petits et gros, intelligents — que certaines belles femmes trouvaient inexplicablement séduisants. Du moins le croyait-il, ce qui semblait suffire à en faire une réalité. Que ces femmes le prennent pour un génie ayant besoin qu'on le maternelle jouait en sa faveur. Mais le Michael Beard de cette période était un homme aux facultés intellectuelles amoindries, un monomane anhédonique et blessé. Alors que son cinquième mariage se désintérait, il aurait dû savoir que faire, prendre du recul, reconnaître sa part de responsabilité. Les mariages, les siens en tout cas, ne ressemblaient-ils pas aux marées, refluant avant l'arrivée du suivant? Or celui-ci était différent. Michael Beard ne savait que faire, prendre du recul lui coûtait et, pour une fois, il ne se reconnaissait aucune responsabilité. C'est sa femme qui avait une liaison, au grand jour de surcroît, une liaison punitive et sûrement sans remords. Il se sentait en proie, entre autres émotions, à d'intenses accès de honte et de désir. Patrice voyait un maçon, leur maçon, celui-là même qui avait rejointoyé

leurs murs, aménagé leur cuisine, refait le carrelage de leur salle de bains, ce type épais qui, un jour, devant une tasse de thé, avait montré à Michael une photo de sa maison simili Tudor rénovée et tudorisée par ses soins, avec un bateau posé sur sa remorque sous un réverbère de style victorien au milieu de l'allée bétonnée, et un emplacement où ériger une cabine téléphonique rouge à usage décoratif. Beard découvrait avec étonnement la difficulté d'être cocu. Le malheur n'avait rien de simple. Et qu'on ne vienne pas dire que son âge le mettait à l'abri de nouvelles expériences!

Il l'avait bien cherché. Ses quatre ex-femmes — Maisie, Ruth, Eleanor et Karen —, qui, toutes, s'intéressaient encore vaguement à son sort, auraient exulté, et il espérait qu'elles n'en sauraient rien. Aucun de ses mariages n'avait duré plus de six ans. Au moins était-il parvenu à rester sans enfant. Ses épouses ayant très vite compris quel père médiocre, voire épouvantable, il ferait, elles avaient préféré se protéger et partir. Il aimait se dire que s'il les avait fait souffrir, ça n'avait jamais été bien long, et d'ailleurs il restait en bons termes avec elles.

Pas avec son épouse actuelle, néanmoins. En d'autres temps il se serait plutôt vu jouer un double jeu viril, donner libre cours à sa fureur, faire la scène du mari jaloux et pris de boisson errant la nuit dans le jardin, ou détruire la voiture de Patrice, tout en courtisant délibérément une femme plus jeune pour renverser le temple conjugal à la manière d'un Samson. Au lieu de quoi il se retrouvait paralysé par la honte, par l'ampleur de son humiliation. Pis, il se surprenait à éprouver un désir incongru pour Patrice.

En ce moment, ce désir lui tombait dessus sans prévenir comme une crampe d'estomac. Il lui fallait s'asseoir seul dans un coin et attendre que ça passe. Apparemment, certains maris se plaisaient à imaginer leur épouse avec d'autres hommes. Le genre de types capables de se faire ligoter, bâillonner et enfermer dans la penderie de la chambre à coucher, pendant qu'à trois mètres d'eux leur moitié s'envoyait en l'air. Beard aurait-il enfin identifié chez lui-même une aptitude au masochisme ? Aucune femme ne lui avait jamais semblé aussi désirable que celle dont il était soudain privé. Il partit ostensiblement retrouver une ancienne compagne à Lisbonne, mais ce furent trois nuits sans joie. Il voulait récupérer sa femme, pas la faire fuir par des cris, des menaces ou des coups d'éclat. Il n'était pas non plus du genre à supplier. Il se sentait pétrifié, avili, prisonnier de son idée fixe. La première fois qu'elle lui avait laissé un mot — « Passerai la nuit chez R. Bisous. P. » — avait-il foncé jusqu'à la modeste maison transformée en manoir Tudor, avec son hors-bord sous une bâche et son jacuzzi dans un jardin grand comme un mouchoir de poche, pour exploser le crâne du coupable avec sa propre clé à molette ? Non, il avait regardé la télé pendant cinq heures d'affilée sans quitter son manteau, bu deux bouteilles de vin et tenté de ne penser à rien. En vain.

Penser était pourtant la seule chose qui lui restait. Lorsqu'elles avaient découvert ses liaisons, ses précédentes épouses avaient réagi par une colère froide ou une crise de larmes, imposé de longues discussions dès l'aube pour exposer leurs réflexions sur la confiance trahie, puis leur

demande de séparation et tout ce qui s'ensuivrait. Mais quand Patrice tomba sur quelques courriels de Suzanne Reuben, une mathématicienne de l'université Humboldt de Berlin, elle fut saisie d'une étrange euphorie. L'après-midi même, elle emporta tous ses vêtements dans la chambre d'amis. Il eut un choc en ouvrant la penderie pour en avoir confirmation. Ces rangées de robes en soie ou en coton avaient représenté un luxe et une consolation, comprit-il, différentes versions de Patrice alignées pour lui plaire. Terminé. Même les cintres avaient disparu. Le soir même, au dîner, elle lui expliqua avec le sourire qu'elle aussi entendait être « libre », et moins d'une semaine plus tard elle le trompait. Que faire? Il présenta ses excuses un matin au petit déjeuner, affirma que son faux pas ne signifiait rien, se fendit de promesses solennelles, qu'il se croyait sincèrement capable de tenir. Il la suppliait presque. Patrice répondit qu'elle ne lui en voulait pas. Elle l'informait simplement de ses intentions — c'est alors qu'elle lui révéla l'identité de son amant, ce maçon au nom sinistre de Rodney Tarpin, quinze centimètres de plus et vingt ans de moins que le mari cocu, et dont l'unique lecture, se vantait-il du temps où il jouait servilement de la gâche et de la truelle pour les Beard, était la rubrique sports d'un tabloïd.

Un signe avant-coureur du désarroi de Beard fut sa dysmorphie. Ou plutôt le fait qu'il en était soudainement guéri. Il se voyait enfin tel qu'il était. Apercevant au sortir de la douche une masse rosâtre en forme de cône dans le grand miroir embué, il essuya la condensation, se redressa et jeta au reflet un regard incrédule. Comment avait-il pu



se convaincre durant tant d'années qu'il offrait un spectacle séduisant? Cette ridicule touffe de poils sur le lobe de l'oreille soulignait sa calvitie, ce nouveau pli de chair flasque sous chaque aisselle, cette couche de graisse imbécile sur son ventre et son postérieur... Naguère, il pouvait améliorer l'image que lui renvoyait le miroir en rejetant les épaules en arrière, en se tenant bien droit, en contractant ses abdominaux. À présent ses efforts étaient drapés dans une sorte de blanc de baleine. Comment retenir une jeune femme aussi belle que Patrice? Croyait-il honnêtement que sa notoriété suffirait, que son prix Nobel la ramènerait dans son lit? Nu, il avait l'air ridicule, débile, mollasson. Faire huit malheureuses pompes était au-dessus de ses forces. Alors que Tarpin, lui, pouvait monter quatre à quatre l'escalier conduisant à leur chambre avec un sac de cinquante kilos de ciment sous le bras. Cinquante kilos? À peu près le poids de Patrice.

Elle le tenait à distance par une redoutable bonne humeur. Ses bonjours mélodieux, l'énumération matinale de ses tâches domestiques et de ses projets pour la soirée étaient autant d'insultes supplémentaires, mais rien de tout cela n'aurait eu d'importance s'il lui en avait voulu au point de souhaiter se débarrasser d'elle. Alors ils auraient pu s'attaquer au bref et sanglant démantèlement de cinq ans de mariage sans enfant. Bien sûr qu'elle le punissait, mais s'il lui en faisait la remarque, elle déclarait avec un haussement d'épaules qu'elle aurait pu dire la même chose de lui. En fait, répliquait-il, elle avait guetté l'occasion, ce à quoi elle répondait en riant que, dans ce cas, merci de la lui avoir fournie.

Niant l'évidence, il était convaincu, alors même qu'il allait la perdre, d'avoir trouvé la femme idéale. En cet été 2000 elle s'habillait différemment, avait changé d'apparence à la maison : jean moulant et délavé, tongs, vieux gilet fuchsia sur un T-shirt, cheveux blonds coupés court, yeux pâles d'un bleu plus profond, plus incertain. De taille menue, elle ressemblait désormais à une adolescente. À la vue du papier de soie et des élégants sacs laissés en évidence, vides, sur la table de la cuisine, il comprit qu'elle s'offrait de nouveaux dessous que Tarpin aurait le plaisir d'enlever. À trente-quatre ans, elle gardait le teint rose et crémeux de ses vingt ans. Au lieu de le taquiner, de le provoquer, de le titiller, ce qui aurait au moins été une forme de communication, elle cultivait l'indifférence radieuse avec laquelle elle comptait le rayer de son existence.

Il fallait qu'il cesse de la désirer, mais ça ne marchait pas comme ça. Il *voulait* la désirer. Par une nuit étouffante, allongé nu sur le lit, il tenta de se délivrer en se masturbant. L'impossibilité d'apercevoir ses parties génitales sans avoir la tête surélevée par deux oreillers le contrariait, et ses fantasmes étaient sans cesse interrompus par Tarpin qui, tel un machiniste ignare muni de son seau et de son échelle, entrait en scène sans crier gare. Existait-il sur la planète un autre homme que Beard en train de fantasmer sur sa propre épouse, laquelle se trouvait à moins de dix mètres de lui, à l'autre bout du couloir? Cette question doucha son désir. Par ailleurs il faisait trop chaud.

Des amis lui avaient souvent dit que Patrice ressemblait à Marilyn Monroe, du moins sous certains angles et certains éclairages. Il s'était réjoui de cette comparaison

flatteuse, sans jamais la trouver vraiment justifiée. Maintenant, si. Patrice avait changé. Il y avait une sensualité nouvelle dans sa moue, une coquetterie prometteuse dans son regard baissé, et ses cheveux courts bouclaient sur sa nuque avec un charme désuet. Elle était sans doute encore plus belle que Marilyn, lorsqu'elle traversait la maison ou le jardin pendant le week-end dans un halo blond, bleu, rose. Quelle idée de se laisser séduire par ces couleurs adolescentes! À son âge!

Il avait eu cinquante-trois ans en juillet dernier, et naturellement elle avait oublié son anniversaire, puis feint avec son insouciance nouvelle de s'en souvenir trois jours plus tard. Elle lui avait offert une large cravate vert fluo, affirmant qu'on en « refaisait ». Oui, les week-ends étaient bien ce qu'il y avait de pire. Elle entra dans une pièce où il se trouvait, peut-être moins par envie de parler que par souci d'être vue, et regardait autour d'elle d'un air vaguement surpris, avant de ressortir. Elle considérait tout sous un jour nouveau, pas seulement lui. Il l'apercevait sous le marronnier au fond du jardin, allongée dans l'herbe avec les journaux, attendant à l'ombre que sa soirée commence. Elle regagnait alors la chambre d'amis pour se doucher, s'habiller, se maquiller, se parfumer. Comme si elle lisait dans ses pensées, elle recouvrait ses lèvres d'une épaisse couche de rouge. Peut-être Rodney Tarpin l'encourageait-il à cultiver la ressemblance avec Marilyn — fantasme que Beard devait désormais partager.

S'il n'était pas parti avant elle — il se donnait le plus grand mal pour occuper ses soirées —, il ne pouvait s'empêcher de calmer son désir et ses souffrances en laregar-

dant, posté à une fenêtre de l'étage, sortir dans l'air vespéral de Belsize Park, longer l'allée du jardin — quelle trahison, de la part de la vieille grille rouillée, de grincer comme si de rien n'était! — et grimper dans sa voiture, une petite Peugeot aguicheuse aux accélérations vicieuses. Mais son impatience, lorsqu'elle faisait rugir le moteur pour quitter sa place de stationnement, redoublait la douleur de Beard, car il savait qu'elle se savait observée. Son absence planait ensuite dans le crépuscule estival telle la fumée d'un feu de joie, charge érotique de particules invisibles qui le figeait absurdement sur place durant de longues minutes. Ce n'était pas vraiment la folie, se répétait-il, mais il croyait en sentir le goût amer.

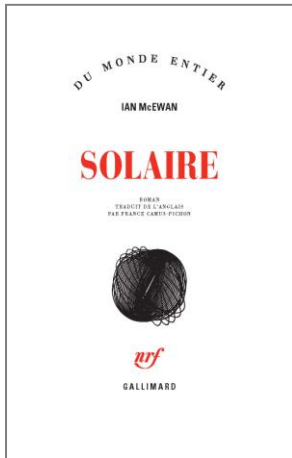
Ce qui l'impressionnait, c'était son incapacité à chasser Patrice de son esprit. Lorsqu'il lisait ou donnait une conférence, il ne pensait qu'à elle, avec ou sans Tarpin. Mauvaise idée de rester à la maison quand elle était chez le maçon, mais, depuis Lisbonne, il n'avait plus envie de revoir d'anciennes amies. Il accepta donc de faire une série de conférences sur la théorie du quantum de champ au siège de la Royal Geographical Society, de participer à des débats radiophoniques ou télévisés, de remplacer au pied levé un collègue souffrant. Les épistémologistes avaient beau se persuader du contraire, la physique échappait à toute souillure humaine; elle décrivait un monde qui continuerait d'exister même sans les hommes, les femmes et leurs malheurs. Il rejoignait Einstein sur ce point.

Pourtant, même après avoir dîné avec des amis, il était généralement rentré avant Patrice et contraint d'attendre bon gré mal gré son retour, même si rien ne se produisait

*Composition CMB Graphic  
44800 Saint-Herblain  
Achévé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 00 février 2001.  
Dépôt légal : février 2011.  
Numéro d'imprimeur : 00000.*

ISBN 978-2-07-013081-8 / Imprimé en France.

**177510**



# Solaire

## Ian McEwan

Cette édition électronique du livre

*Solaire* de *Ian McEwan*

a été réalisée le 04 mars 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070130818).

Code Sodis : N49404 - ISBN : 9782072445408.

Numéro d'édition : 177510.